

Retour

Pour clore ces carnets, je vous propose quelques remarques et menus moments particulièrement marquants.

Les gîtes tout d'abord. Mon besoin de solitude n'est pas seul responsable de mon choix de pratiquer les petits hôtels peu cotés, les chambres d'hôte voire même la belle étoile, plutôt que les gîtes d'étapes plus ou moins payants. La promiscuité ne me rebute pas vraiment, mais de partager chaque soirée les mêmes souffrances, les mêmes misères, les mêmes odeurs d'embrocation, les mêmes tentatives de lourd prosélytisme, je n'en pouvais plus. Tu les quitte au matin, ils te retrouvent le soir et là ils recommencent. Ha ! cet acharnement à vouloir nous persuader de l'existence d'un dieu. Ne voient-ils donc pas que deux tiers de l'humanité ne pense pas comme ça, qu'à imposer de force ses propres convictions on arrive à l'inverse du but escompté ? Non pas que je sois misanthrope, loin de là, mais je n'avais pas sans peine renoncé à mes casseroles pour m'en coltiner d'autres. Et les rencontres de hasard me furent plus profitables que ces échanges convenus.

Petite anecdote survenue à Cahors. Une solitude vécue volontairement n'implique pas que l'on soit en permanence serein, on se prend parfois à côtoyer le spleen, comme un pincement là, à la pointe du cœur, qui vous laisse désespoiré. Je me traînais en ville, triste sans raison, lorsque sur le mur borgne d'un énorme entrepôt je vis un tagué géant qui disait : **Bézu on t'aime !** Je précise que Bézu est le surnom que me donnent les membres de la troupe du Théâtre lausannois du Vide Poches, troupe avec laquelle, entre autres, j'avais interprété le rôle du pharmacien Bésuchet dans un spectacle sur Tartarin de Tarascon. J'imaginais même que quelques copains allaient apparaître et me faire une surprise. Espoir déçu, mais quel coup de pied au spleen !

Et puis ces inconnus qui t'abordent juste pour t'encourager, te questionner ou tailler le bout de gras. Ou encore, en Espagne surtout, ces vieilles femmes qui te font l'accordéon et baragouinent un genre de bénédiction, te regardant droit dans les yeux avec une sorte d'admiration. Ça me gênait, c'est sûr, mais je n'allais pas pour ça gâcher leur certitude.

Il y aurait tant à dire sur la monotonie qu'induit la répétition du menu quotidien. Rien n'est ennuyeux dans la marche, il te suffit d'ouvrir les yeux, d'observer, d'écouter, de sentir. Climat, paysages, odeurs, architectures, activités humaines, tout varie au fil des jours, même la foulée doit s'adapter. Tant de variété ne peut être lassante, si ce n'est qu'un peu de toi refuse de s'épanouir.

Et dire aussi ce vide lorsque tout est fini. Après trois mois de pérégrinations où ta seule contrainte est de décider où tu seras le soir, cette enfilade infinie de jours sans but encore qui m'attend me donne le vertige. L'idée de voyager en famille à travers le Portugal me remonte le moral. Deux mois de liberté avant d'endurer de nouveau le joug des lendemains flippants. Mais c'est une autre histoire !

Encore faut-il une fin à toutes ces chroniques. Elle se situe deux mois après que nous eûmes quitté Noia et le Cap Finistère. Nous avons flâné tout au long de la côte portugaise, puis mon fils est rentré en Suisse poursuivre ses études et j'ai goûté seul aux douceurs de l'Algarve.

Je devais être de retour à Lausanne le 31 décembre pour y fêter le Nouvel An avec des proches. On m'y attendait de pied ferme. Je pris la route et décidai que j'avais le temps de m'arrêter un peu aux Saintes-Maries. Je suis descendu à l'Hôtel de la Plage qui existait encore. J'avais sorti quelques bagages, mais la patronne me conseilla de vider la voiture, on ne sait jamais par les temps qui courent. Le temps de retourner au minibus, parqué pourtant bien en vue des fenêtres de l'hôtel, on avait fracassé la vitre du passager et volé deux cabas renfermant toutes les traces que je conservais de mon itinéraire : cartes postales, guides annotés, divers objets souvenirs et les carnets qui contenaient le récit des rencontres ou événements qui avaient comptés. Bref, c'est dépouillé de tout ce qui confirmait mes anecdotes de voyage que, le 31 décembre 1995, je rejoins Lausanne et le café de l'Hôtel de Ville où je fus accueilli par une amicale table partageant l'apéro.

Morale de cette histoire s'il faut en trouver une : qu'importe qu'on te l'ait dérobé, l'essentiel n'est pas le récit noir sur blanc, mais ce qu'il en reste en toi.